



ROBIN HOBB

Les Secrets
de Castelcerf

L'ASSASSIN ROYAL

IX

Pygmalion

LES SECRETS
DE CASTELCERF

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME EDITEUR

LE SOLDAT CHAMANE

La Déchirure (t. 1)
Le Cavalier rêveur (t. 2)
Le Fils rejeté (t. 3)
La Magie de la peur (t. 4)
Le Choix du soldat (t. 5)
Le Renégat (t. 6)
Danse de terreur (t. 7)
Racines (t. 8)

L'ASSASSIN ROYAL

L'Apprenti assassin (t. 1)
L'Assassin du roi (t. 2)
La Nef du crépuscule (t. 3)
Le Poison de la vengeance (t. 4)
La Voie magique (t. 5)
La Reine solitaire (t. 6)
Le Prophète blanc (t. 7)
La Secte maudite (t. 8)
Les Secrets de Castelcerf (t. 9)
Serments et deuils (t. 10)
Le Dragon des glaces (t. 11)
L'Homme noir (t. 12)
Adieux et retrouvailles (t. 13)

Tous ces titres ont été regroupés en quatre volumes :
LA CITADELLE DES OMBRES *, **, *** et ****.

LES AVENTURIERS DE LA MER

Le Vaisseau magique (t. 1)
Le Navire aux esclaves (t. 2)
La Conquête de la liberté (t. 3)
Brumes et tempêtes (t. 4)
Prisons d'eau et de bois (t. 5)
L'Éveil des eaux dormantes (t. 6)
Les Seigneurs des trois règnes (t. 7)
Ombres et Flammes (t. 8)
Les Marches du trône (t. 9)

Tous ces titres ont été regroupés en trois volumes :
L'ARCHE DES OMBRES *, ** et ***.

ROBIN HOBB

LES SECRETS DE CASTELCERF

L'Assassin Royal

roman

Traduit de l'anglais par
A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original :
GOLDEN FOOL
(The Tawny Man – Livre II)
(première partie)

Note de l'éditeur

Dans ce nouveau volume des aventures de Fitz, Robin Hobb introduit des personnages que ses lecteurs les plus fidèles reconnaîtront aisément : ils sortent tout droit de la série des *Aventuriers de la mer*. Ainsi parvient-elle, en faisant converger ses deux séries, à accroître la dimension de son œuvre. Nous rappelons donc aux lecteurs qui voudraient connaître en détail l'histoire et le passé de ces nouveaux personnages que la série des *Aventuriers de la mer* est disponible chez Pygmalion.

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87, quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2003, Robin Hobb

© 2003 Éditions Flammarion, département Pygmalion pour l'édition en langue française
ISBN 978-2-7564-0604-6

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une

Prologue

PEINES

La disparition d'un compagnon de Vif est une douleur difficile à expliquer au profane. Celui qui évoque la mort d'une bête en disant: «Ce n'était qu'un chien», celui-là ne comprendra jamais; d'autres, plus compatissants, perçoivent cet événement comme la perte d'un animal aimé; pourtant, même ceux qui déclarent: «Ce doit être comme voir mourir son enfant ou son épouse» ne voient qu'une facette du prix à payer. Perdre la créature à laquelle on a été lié, c'est plus que perdre un ami ou une personne aimée; pour moi, ce fut l'amputation brutale de la moitié de mon corps. Ma vue baissa, les aliments privés soudain de saveur n'excitèrent plus mon appétit, les sons me parvinrent assourdis et

★

Le manuscrit, commencé bien des années plus tôt, s'achève là, parsemé de taches d'encre et des marques de mes coups de plume rageurs. Je me rappelle l'instant où je me suis rendu compte que mon récit avait insensiblement glissé des généralités à la description de ma peine personnelle. Les faux plis du parchemin témoignent du piétinement que je lui ai fait subir après l'avoir jeté par terre. L'étonnant est que je me sois contenté de l'écartier au lieu de le mettre au feu. J'ignore qui, saisi de pitié devant son état lamentable, l'a rangé dans mon casier à manuscrits;

LES SECRETS DE CASTELCERF

peut-être Lourd, alors qu'il accomplissait ses tâches à sa façon méthodique où n'entre pas une once de réflexion. Pour ma part, je ne vois rien à sauver dans ce texte.

La plupart de mes tentatives d'écriture ont connu ce sort. Trop souvent, j'ai commencé à rédiger une histoire des Six-Duchés pour la voir dévier sur celle de ma vie; partant d'un exposé sur les simples, ma plume s'égare dans les traitements des troubles de l'Art; mes études sur les Prophètes blancs s'appesantissent exagérément sur leurs relations avec leurs catalyseurs. J'ignore si c'est par vanité que mes pensées se tournent toujours vers ma propre personne, ou bien si l'écriture constitue pour moi un pauvre moyen de m'expliquer mon existence à moi-même. Les années sont passées, pleines de virages et de tournants, et chaque soir je persiste à prendre la plume pour écrire; je m'évertue encore à essayer de comprendre qui je suis; je continue à me promettre: «La prochaine fois, je ferai mieux», dans ma certitude orgueilleuse et typiquement humaine qu'il me sera offert une prochaine fois.

Pourtant, je n'ai pas réagi ainsi à la mort d'Œil-de-Nuit; je ne me suis pas juré de me lier à un autre compagnon et de faire mieux avec lui. Pareille idée m'aurait semblé une trahison. La disparition d'Œil-de-Nuit me laissait éviscéré; j'errai blessé dans ma vie pendant les jours qui suivirent sans prendre la mesure de la mutilation que je venais de subir. J'étais semblable à ces gens à qui on a tranché une jambe et qui se plaignent de démangeaisons dans leur membre disparu; ces fausses sensations distraient leur esprit de l'idée insupportable qu'ils vont devoir poursuivre leur vie à cloche-pied. De même, l'immédiateté du chagrin que me causait la mort du loup me dissimulait l'étendue des dégâts que j'avais subis. L'esprit confus, je confondais ma douleur et la disparition de mon compagnon, alors que l'une n'était que le symptôme de l'autre.

Curieusement, ce fut pour moi une seconde entrée en majorité; il ne s'agissait pas cette fois de la venue de l'âge adulte, mais d'une lente prise de conscience de moi-même en tant qu'individu. Les circonstances m'avaient replongé dans les intrigues de la cour de Castelcerf, j'avais l'amitié du fou et d'Umbre, je me trouvais à l'orée d'une véritable relation avec Jinna, la sorcière des haies; mon garçon, Heur, s'était lancé bille en tête à la

PEINES

fois dans son apprentissage et dans une aventure amoureuse, et paraissait ménager tant bien que mal la chèvre et le chou ; le jeune prince Devoir, dont les fiançailles avec la narcheska outrilienne allaient bientôt être célébrées, m'avait choisi comme mentor – non seulement comme enseignant de l'Art et du Vif, mais aussi comme guide pour l'aider à franchir les rapides qui mènent de l'adolescence à l'âge d'homme. Il ne manquait pas autour de moi de gens qui m'aimaient ni de personnes que je chérissais profondément, et, malgré tout, je me sentais plus seul que jamais.

Et le plus étrange était que cet isolement était de mon choix, comme je m'en rendis compte peu à peu.

Œil-de-Nuit était irremplaçable ; il avait opéré un grand changement en moi au cours des années que nous avons partagées. Il n'était pas la moitié de moi-même ; ensemble, nous formions un tout. Même quand Heur avait fait irruption dans notre vie, nous l'avions considéré comme un petit dont on nous confiait la responsabilité, et c'était l'unité du loup et de moi qui prenait les décisions. Nous fonctionnions en association. Œil-de-Nuit disparu, il ne me paraissait pas possible de retrouver pareil arrangement avec quiconque, homme ou animal.

Quand j'étais enfant et que je passais des après-midi auprès de Patience et de Brodette, sa dame de compagnie, il m'arrivait souvent d'entendre les jugements tranchés qu'elles portaient sur les courtisans, et elles partageaient une idée préconçue : passé sa trentième année, l'homme ou la femme qui ne s'est pas marié a toutes les chances de rester définitivement célibataire. « Il est trop ancré dans ses habitudes, déclarait Patience en apprenant que quelque seigneur grisonnant faisait la cour à une jeune fille. Il se laisse étourdir par le printemps, mais elle va vite s'apercevoir qu'il n'y a pas de place pour elle dans sa vie ; il y a trop longtemps qu'il n'a de comptes à rendre à personne. »

Et c'était ainsi que, très lentement, je commençais à me percevoir. Je me sentais souvent seul ; mon Vif, je le savais, se tendait en quête d'un compagnon, mais cette solitude et cette recherche n'étaient que des réflexes, pareils aux tressaillements qui agitent un membre qu'on vient d'amputer. Aucune créature, humaine ou animale, ne pourrait jamais combler l'abîme qu'Œil-de-Nuit avait laissé dans ma vie.

LES SECRETS DE CASTELCERF

J'avais fait part de mes réflexions au fou lors d'un de nos rares moments d'intimité sur la route qui nous ramenait à Castelterf. Cette nuit-là, nous campions au bord du chemin, et j'avais laissé mon ami en compagnie du prince Devoir et de Laurier, la grand'veneuse royale, serrés devant le feu, essayant de s'accommoder du froid de la nuit et des vivres en quantité limitée. Le prince se montrait taciturne et morose, en proie à la souffrance de la mort récente de son marguet de lien, et me trouver près de lui équivalait à exposer une brûlure fraîche à la chaleur d'une flamme : cela réveillait de façon cuisante ma propre douleur. J'avais donc pris comme prétexte d'aller chercher du bois pour le feu pour m'isoler du groupe.

L'hiver annonçait son arrivée par une soirée sombre et glacée. Le monde indistinct avait perdu toute couleur et, loin de la lumière du feu, je me mis à essayer de trouver des branches mortes à tâtons, aveugle comme une taupe ; je finis par renoncer et m'assis sur une pierre au bord du ruisseau en attendant que mes yeux s'adaptent à l'obscurité. Mais, à me sentir seul, cerné par le froid, je perdis courage : chercher du bois me parut une tâche insurmontable, et toute action me sembla vaine. Je restai sur ma pierre, les yeux ouverts mais sans rien voir, et j'écoutai le bruit de l'eau en laissant la nuit m'emplir de ses ténèbres.

Le fou me rejoignit, sans faire le moindre bruit malgré l'obscurité. Il s'assit par terre et nous nous tûmes pendant un moment ; puis il tendit le bras, posa une main sur mon épaule et dit : « J'aimerais connaître un moyen d'apaiser ta douleur. »

Il dut sentir lui-même l'inutilité de cette déclaration, car il n'ajouta rien. Peut-être le fantôme d'Œil-de-Nuit me reprochait-il le silence maussade que j'observais devant notre ami ; en tout cas, je finis par chercher les mots qui nous reliaient par-delà le noir de la nuit. « C'est comme une blessure, fou. Avec le temps, elle guérira mais tous les souhaits du monde n'accéléreront pas le processus ; même si j'avais la possibilité de chasser la souffrance, grâce à une herbe ou un alcool qui m'insensibiliserait, je refuserais cette solution. Rien n'allégera en rien sa mort ; tout ce que je puis espérer, c'est parvenir à m'habituer à la solitude. »

En dépit de ma bonne volonté, mes paroles sonnaient comme une rebuffade ; pis encore, elles donnaient l'impression que je

PEINES

m'apitoyais sur mon sort, et il est tout à l'honneur de mon ami de ne pas en avoir pris ombrage. Il se leva simplement d'un mouvement gracieux. «Je te laisse, alors. Si tu préfères porter seul le fardeau de ton affliction, je respecte ton choix; ce n'est pas le meilleur, à mon avis, mais je le respecte.» Il se tut et poussa un petit soupir. «Je viens de m'aviser d'une chose: je suis venu te retrouver parce que je sais que tu souffres et je voulais que tu le saches; non parce que j'étais capable de t'en guérir, mais pour te dire que je partage cette peine par le biais de notre lien. Il y a un certain égoïsme dans cette démarche, je le crains – je parle de ma volonté de t'annoncer mon sentiment. Un fardeau partagé n'est pas seulement plus léger; il peut aussi créer un lien entre ceux qui se le répartissent. De cette façon, nul n'est obligé de le porter seul.»

Je sentis que ses paroles renfermaient un germe de sagesse, un germe qu'il me fallait inspecter, mais j'étais trop las et trop anéanti pour me mettre à sa recherche. «Je ne vais pas tarder à revenir près du feu», dis-je, et le fou comprit que je le congédiais. Il ôta sa main de mon épaule et s'en alla.

C'est plus tard seulement, en repensant à ses propos, que j'en saisis le sens. C'était moi qui avais voulu rester seul; ce n'était pas la conséquence inéluctable de la mort du loup, ni même une décision mûrement réfléchie. J'enlaçais ma solitude à pleins bras, je courtisais ma souffrance; ce n'était pas la première fois que je choisissais cette voie.

Je maniai cette pensée avec précaution, car elle était assez tranchante pour me tuer. C'était moi qui avais choisi de passer des années seul avec Heur dans ma chaumine; personne ne m'avait imposé cet exil. De façon ironique, cet isolement résultait de la réalisation d'un souhait que j'avais souvent exprimé: durant toute ma jeunesse, j'avais affirmé que mon vœu le plus cher était de mener une existence où je serais libre de mes choix, sans avoir à tenir compte des «devoirs» de ma naissance et de ma position, et c'est seulement quand le destin me l'avait accordé que j'en avais compris le coût. Certes, je pouvais me décharger de toute responsabilité envers les autres et vivre ma vie sans me préoccuper d'eux, mais à condition de me couper entièrement d'eux. Pas question d'avoir le beurre et l'argent du beurre: appartenir à une famille ou, plus largement, à une communauté, c'est

LES SECRETS DE CASTELCERF

avoir des devoirs et des responsabilités, c'est être tenu par les règles du groupe. J'avais vécu à l'écart pendant quelque temps, et je voyais à présent que je l'avais décidé seul. J'avais choisi de renoncer à mes obligations envers ma famille et d'accepter la solitude comme prix à payer; à l'époque, je m'étais persuadé que ce rôle m'avait été imposé par le destin, tout comme, alors que je choisissais à nouveau l'isolement, je tentais de me convaincre que je suivais simplement le chemin inévitable que le sort m'avait tracé.

Reconnaître qu'on est l'auteur de son propre isolement n'y porte pas remède, mais c'est un premier pas vers la constatation que son sort n'est pas inéluctable et que le choix qu'on a fait n'est pas irrévocable.

1

LES PRINCE-PIE

Les Fidèles du prince Pie avaient toujours prétendu ne chercher qu'à délivrer les vifiers des Six-Duchés des persécutions dont ils étaient victimes depuis des générations, mais cette revendication n'était rien d'autre qu'un mensonge et une ruse ingénieuse. Les Pie voulaient le pouvoir, et ils visaient à contraindre tous les vifiers du royaume à constituer une force unie capable de se soulever pour prendre les rênes de la monarchie et porter leurs propres membres à la tête des Six-Duchés. Une de leurs tromperies consistait à répéter que tous les rois, depuis l'abdication de Chevalerie, n'étaient que des usurpateurs, et qu'on avait à tort présenté le bâtard FitzChevalerie Loinvoyant comme un obstacle à l'accession de son père au trône. Défiant tout sens commun, des légendes proliféraient sur le « Bâtard cœur fidèle » sortant de la tombe pour servir le roi Vérité lors de sa quête, doté de pouvoirs qui haussaient FitzChevalerie au rang de demi-dieu; c'est pour cette raison que le mouvement des Fidèles du prince Pie a aussi été connu sous l'appellation de Culte du Bâtard.

Ces affirmations grotesques avaient pour but de donner une sorte de légitimité à la volonté des Pie de renverser la dynastie des Loinvoyant et de placer un des leurs sur le Trône. A cette fin, ils se lancèrent dans une campagne astucieuse qui ne laissait aux vifiers que l'alternative suivante: ou bien ils se ralliaient à la cause des Pie, ou bien on révélait qu'ils possédaient la magie des bêtes. Cette stratégie leur avait peut-être été inspirée par Keбал Paincru, chef des

LES SECRETS DE CASTELCERF

Outriliens lors de la guerre des Pirates rouges, car il se raconte qu'il se faisait obéir de ses hommes, non grâce à son charisme, mais par les représailles dont il menaçait leurs proches et leurs propriétés s'ils refusaient de se plier à ses objectifs.

La « technique » des Pie était très simple : les familles qui portaient la souillure du Vif devaient se joindre à eux sous peine de se voir victimes d'accusations publiques qui débouchaient sur leur exécution. On dit qu'ils commençaient souvent par des attaques insidieuses sur la frange d'une famille influente : ils révélaient d'abord qu'un domestique ou un cousin de moindre fortune avait le Vif, tout en laissant entendre sans équivoque que, si le chef de la maison principale ne se pliait pas à leurs désirs, il connaîtrait un sort similaire.

Ce ne sont pas là les actes d'individus qui souhaitent mettre un terme à la persécution de leurs semblables, mais plutôt ceux d'une faction sans pitié décidée à gagner du pouvoir et qui pour cela n'hésite pas à soumettre son propre sang.

La conspiration des Fidèles du prince Pie, de ROVELLE

★

La garde avait été relevée ; j'entendis la cloche et le cri rituel du veilleur de nuit malgré la tempête. La nuit venait officiellement de s'achever, nous nous acheminions vers le matin, et je me trouvais toujours chez Jinna, dans l'attente du retour de Heur. La jeune femme et moi partagions la douce chaleur que dispensait son âtre ; sa nièce était rentrée un peu plus tôt et elle avait bavardé un moment avec nous avant d'aller se coucher. Jinna et moi passions le temps en alimentant le feu et en parlant de tout et de rien. La petite maison de la sorcière des haies était accueillante, son occupante hospitalière, et attendre mon garçon était devenu un prétexte pour satisfaire mon désir, qui était simplement de rester là sans rien dire.

La conversation avait été sporadique ; Jinna m'avait demandé comment s'était déroulée ma mission, et j'avais répliqué que cela regardait mon maître et que je m'étais contenté de lui servir d'escorte. Pour atténuer la brusquerie de ma réponse, j'avais ajouté que sire Doré avait trouvé des plumes pour sa collection, et puis j'avais dévié sur Manoire ; entendre parler de ma jument n'intéressait pas vraiment mon hôtesse, mais elle

LES PRINCE-PIE

m'avait aimablement écouté. Les mots emplissaient agréablement l'espace entre nous.

En réalité, notre mission n'avait rien à voir avec les plumes, et c'était à moi qu'on l'avait confiée plus qu'au seigneur Doré. Ensemble, nous avons arraché le prince Devoir des griffes des Pie qui l'avaient fait prisonnier après avoir gagné son amitié, et nous l'avions ramené à Castelcerf sans qu'aucun noble se doute de son aventure. Ce soir, l'aristocratie des Six-Duchés festoyait et dansait, et le lendemain les fiançailles du prince et de la narcheska outrilienne, Elliania, seraient solennellement scellées. Pour le témoin non averti, rien d'anormal ne s'était passé.

Rares seraient les personnes qui apprendraient jamais ce que cette apparence de continuité ininterrompue nous avait coûté, au prince et à moi : le marguet de Vif de Devoir s'était sacrifié pour lui, et j'avais perdu mon loup. Près de vingt années durant, Œil-de-Nuit avait été mon autre moi-même, le dépositaire de la moitié de mon âme, et aujourd'hui il n'était plus. C'était un changement dans ma vie aussi brutal et profond que l'extinction d'une lampe dans une pièce alors que l'obscurité est tombée ; je percevais son absence comme un objet concret, un fardeau dont le poids s'ajoutait à celui de mon chagrin ; les nuits étaient plus noires, nul ne surveillait plus mes arrières. Et pourtant je savais devoir continuer à vivre, et parfois je ressentais cela comme l'aspect de sa mort le plus difficile à supporter.

Je me ressaisis avant de me laisser aller à m'apitoyer excessivement sur mon sort ; je n'étais pas le seul à souffrir. Le prince n'avait été lié à sa marguette que brièvement, mais je le savais profondément meurtri. La relation qui se noue grâce au Vif entre un homme et un animal est complexe, et sa rupture n'a rien d'anodin ; pourtant, le jeune garçon avait dominé sa peine et remplissait vaillamment ses devoirs de prince, même s'il avait la tête ailleurs. Moi, au moins, je n'étais pas obligé d'affronter mes propres fiançailles le lendemain soir ; le prince, lui, s'était retrouvé plongé dans sa vie quotidienne dès notre retour la veille dans l'après-midi. Ce soir, il devait banqueter, sourire, soutenir les conversations de ses voisins, recevoir leurs vœux de bonheur, danser, et paraître parfaitement satisfait du sort que le destin et sa mère lui imposaient. J'imaginai des lumières trop vives,

LES SECRETS DE CASTELCERF

une musique stridente, des rires et des bavardages bruyants, et je secouai la tête avec compassion.

« Pourquoi cette mine attristée, Tom ? »

La voix de Jinna rompit le fil de mes réflexions, et je m'aperçus que je n'avais plus rien dit depuis un long moment. J'inspirai profondément et trouvai un mensonge facile. « La tempête n'a pas l'air de vouloir se calmer ; je plaignais ceux qui doivent passer la nuit dehors, et je me réjouis de ne pas en faire partie.

– Et moi, j'ajoute que je me réjouis de la compagnie qu'elle me procure, dit-elle en souriant.

– Moi aussi », répondis-je gauchement.

Passer la nuit à bavarder tranquillement avec une femme amène était une expérience nouvelle pour moi. Le chat ronronnait sur mes genoux tandis que Jinna tricotait ; la lumière chaude du feu se reflétait sur ses boucles châtaines et faisait ressortir les taches de rousseur qui parsemaient son visage et ses avant-bras. Elle avait des traits agréables, sans réelle beauté, mais qui exprimaient le calme et la bonté. Notre conversation avait amplement divagué entre les plantes qu'elle avait employées pour la tisane et les morceaux de bois flottés qui donnent parfois des flammes multicolores, en passant par nous-mêmes ; à cette occasion, j'avais appris qu'elle avait à peu près six ans de moins que mon âge véritable, et elle s'était montrée surprise quand j'avais prétendu avoir quarante-deux ans, soit sept de plus que je n'en avais vraiment vécu ; ces années supplémentaires faisaient partie de mon rôle de Tom Blaireau. J'avais pris plaisir à l'entendre déclarer qu'elle me croyait plus proche de son âge. Cependant, nous ne prêtions guère attention ni l'un ni l'autre aux propos que nous échangeions ; il régnait entre nous une intéressante petite tension alors que nous bavardions tranquillement devant le feu, une curiosité qui vibrait dans l'air comme la note d'une corde doucement pincée.

Avant de partir en mission avec sire Doré, j'avais passé une après-midi en compagnie de Jinna. Elle m'avait embrassé, sans un mot, sans déclaration enflammée ni protestation amoureuse. Il n'y avait eu que ce baiser, interrompu par le retour du marché de sa nièce ; et, à présent, nous ne savions ni l'un ni l'autre comment retourner au lieu où cet instant d'intimité avait été possible. Pour ma part, j'ignorais si je tenais vraiment à m'y

LES PRINCE-PIE

risquer à nouveau; je ne me sentais pas prêt pour un second baiser, ni surtout pour ce qui s'ensuivrait. Mon cœur était encore trop à vif. Pourtant, j'avais envie de me tenir là, près d'elle, devant le feu. Cela peut paraître contradictoire, et ça l'était peut-être. Je ne voulais pas des complications que des caresses amèneraient inévitablement, mais, dans le deuil de mon Vif, je tirais du réconfort de la compagnie de Jinna.

Toutefois, ce n'était pas pour elle que je me trouvais chez elle ce soir-là: il fallait que je voie Heur, mon fils adoptif. Arrivé récemment à Bourg-de-Castelcerf, il logeait chez Jinna, et je souhaitais m'assurer que son apprentissage chez Gindast, l'ébéniste, se passait bien. Je devais aussi lui annoncer la mort d'Œil-de-Nuit, aussi pénible cela fût-il. Autant que moi, le loup avait élevé le petit. Cependant, derrière la réticence que j'éprouvais à lui apprendre la nouvelle, je nourrissais l'espoir d'alléger ainsi le fardeau de ma peine, comme l'avait dit le fou. Avec Heur, je pourrais partager ma douleur, aussi égoïste que cela pût paraître; depuis sept ans, il vivait avec moi en compagnie du loup. Si j'appartenais encore à quelqu'un, c'était à mon garçon, et j'avais besoin d'éprouver la réalité de ce lien.

«Encore un peu de tisane?» demanda Jinna.

Je n'en avais nulle envie: nous en avions déjà bu trois bouilloires pleines et j'avais par deux fois visité ses latrines. Cependant, son offre avait pour but de me prévenir que je pouvais rester, si tard – ou si tôt – qu'il fût. Je répondis donc: «Oui, s'il vous plaît», et elle posa son tricot pour accomplir le rituel classique: tirer de l'eau fraîche du baril pour remplir la bouilloire, la suspendre au crochet et faire pivoter la tige pour la placer au-dessus du feu. Dehors, la tempête fit battre les volets dans une nouvelle crise de furie; soudain, les coups ne furent plus ceux des éléments déchaînés, mais ceux de Heur qui frappait à la porte. «Jinna? fit-il d'une voix mal maîtrisée. Vous êtes encore debout?

– Oui», répondit-elle. Elle se détourna de la bouilloire qu'elle mettait à chauffer. «Et tu as de la chance, sans quoi tu terminerais la nuit dans l'appentis avec ta ponette! J'arrive.»

Comme elle tirait le loquet, je me levai en faisant glisser doucement le chat à terre.

Imbécile! Le chat était à son aise! se plaignit Fenouil en touchant le sol, mais le grand matou roux était trop abruti par la

LES SECRETS DE CASTELCERF

chaleur pour protester énergiquement ; il sauta sur le fauteuil de Jinna et s'y roula en boule sans daigner m'adresser un regard.

La tempête s'engouffra dans la maison en même temps que Heur lorsqu'il poussa la porte, et une bourrasque apporta de la pluie jusqu'au milieu de la pièce. « Holà ! Referme vite, mon garçon ! » dit Jinna alors que Heur entrait en trébuchant. Docilement, il repoussa le battant, le verrouilla, puis s'y adossa, tout dégouttant de pluie.

« Il fait un temps de chien, cette nuit », fit-il. Il arborait un sourire béat d'ivrogne, mais l'éclat de ses yeux n'était pas dû qu'à l'alcool : c'était l'amour qui brillait là, aussi évident que la pluie qui dégoulinait de sa chevelure aplatie sur son visage. Il lui fallut un moment pour s'apercevoir que je me trouvais là et que je le regardais. « Tom ! s'écria-t-il. Tom, tu es revenu, enfin ! » Et il ouvrit grand les bras avec l'exubérance excessive de l'ivresse ; j'éclatai de rire et m'avançai pour accepter son étreinte mouillée.

« Ne va pas tremper le plancher de Jinna ! fis-je d'un ton de réprimande.

– T'as raison. Attends, je m'en occupe », répondit-il, et il ôta tant bien que mal son manteau imprégné de pluie. Il l'accrocha à une patère près de la porte, puis en fit autant de son bonnet de laine. Il tenta de retirer ses bottes debout et perdit l'équilibre ; il s'assit par terre, les enleva en ahanant, s'étira de tout son long pour les placer au pied de son manteau, et enfin se redressa sur son séant en souriant aux anges. « Tom, j'ai rencontré une fille.

– Vraiment ? A ton haleine, j'aurais plutôt pensé à une bouteille.

– Ah oui, aussi, avoua-t-il sans vergogne. Mais on a dû boire à la santé du prince, tu comprends, et puis à celle de sa fiancée. Et à un mariage heureux, et à de nombreux enfants, et enfin à un bonheur pareil pour nous. » Il me fit un grand sourire d'idiot. « Elle a dit qu'elle m'aimait. Mes yeux lui plaisent.

– Ah ! Eh bien, tant mieux. » Combien de fois dans sa vie avait-il vu des gens remarquer ses yeux vairons, l'un brun, l'autre bleu, et faire le signe de protection contre le mal ? Trouver une fille qui les jugeait séduisants devait lui mettre du baume à l'âme.

Je me rendis compte alors que l'heure était mal choisie pour lui imposer le poids de mon chagrin. Avec douceur mais fermeté,

TABLE

Prologue : Peines	9
1. Les Prince-Pie	15
2. Le serviteur d'Umbre	37
3. Echos	60
4. Les fiançailles	89
5. Douleurs partagées	121
6. Effaçage	140
7. Leçons	177
8. Ambitions	205
9. Pari de pierre	224
10. Résolutions	252
11. Nouvelles de Terrilville	273
12. Jek	310
13. Défis	342

N° d'édition : N.01EUCN000240.N001 N° d'impression : 051295/4.
Depot legal : octobre 2003.

Imprimé en France